

EXTRAITS DE PRESSE

Tartes aux pommes et fin du monde, Guillaume Siaudeau

Presse écrite

Le Monde des livres, 27 septembre 2013

Le bonheur est-il un chaud revolver ?

Notre vie n'est faite que de fins du monde. Chaque nouvelle aube se lève dans une véritable hécatombe d'instant. Celui qui a fait le choix de continuer, finalement, s'en arrange. Comme il peut. Le narrateur de cet étonnant premier roman se débat avec les « souvenirs tenaces » et s'accroche à ce qui ressemble au bonheur : les filets de maquereau en boîtes, les cocktails exotiques du bar du Martin triste, les tartes aux pommes de sa logeuse et son histoire d'amour avec Alice. Mais tout passe, bien sûr. Pense-t-il vraiment qu'il parviendra à lutter contre l'inexorable en s'achetant un revolver ? Guillaume Siaudeau recueille l'écume des jours d'un titubant jeune homme, mal à l'aise avec l'existence. On le suit, à un pas de côté, à un pas de la chute. Entre ses petits désespoirs et ses vrais chagrins. Ses rêveries apaisantes, sa folie douce ou ses élans du cœur. Et l'on est sous le charme de ce texte écrit en tendresse inquiète. Empli de poésie et de dérision •

Xavier Houssin

Le Canard enchaîné, 25 septembre 2013

CANARDAGES

La Voie aux Chapitres

Tartes aux pommes et fin du monde de Guillaume Siaudeau (Alma éditeur)

CE roman - c'est un premier - est comme son titre : farfelu et grave. La tarte est excellente ; quant à la fin du monde, elle est plutôt douce... car imaginée affectueusement dans la cervelle du héros. Ce héros ? C'est un garçon - il n'a pas de prénom - un peu funambule et qui traverse la vie en zigzags, sans jamais se perdre totalement. Il aime beaucoup les chiens, même ceux qui ne volent pas, bien qu'avec sa sœur il essaie de leur coller des ailes. Il grandit tranquillement, sans aucune allégresse. Il va de boulot en boulot et s'éprend d'une caissière de supermarché qui n'arrive pas à trouver le code-barres des boîtes de maquereaux. Il l'aidera, elle l'aimera... et ils vivront un temps ensemble.

Alice disparaît. De nouveau seul, le héros rêve, il se souvient. Il bricole sa vie. Change d'appartement ; le dernier donne sur un cimetière : « *Vivre à côté d'un cimetière était une hésitation permanente entre le regarder de travers ou lui tendre la main.* » Ca lui donne des idées. Pour avoir un compagnon, il s'achète un revolver. Toujours près de lui, chargé ou non. C'est une présence qui change sa vie. Un flingue pour lutter contre « *le froid qui se contente de conserver les souvenirs au cœur du silence* ». Un roman tout en finesse pour mieux comprendre une certaine rugosité...

André Rollin

Le Populaire du Centre, 30 septembre 2013

Siaudeau, une nouvelle écriture pleine de pertinence

Dans "Tartes aux pommes et fin du monde", paru chez Alma, Guillaume Siaudeau débusque ce qui se trame sous l'apparente banalité des choses. Il signe ainsi un premier roman sensible, à l'écriture attachante et pertinente. Le monde dépeint par Guillaume

Siaudeau est un monde connu. C'est le quotidien, tel qu'il se vit un peu partout en Occident. On y fréquente les supermarchés. On y passe pas mal de temps au boulot (quand on en a). On y compte quelques amis. On y trouve parfois l'amour Dans l'ensemble, tout paraît ordonné. Stable ? Pas tant que ça.

Dès l'enfance, la vie présente ses mauvaises surprises, un chien qui meurt, une maman qui s'en va. Et la vie continue, comme si de rien n'était. Mais voilà que les deux enfants, restés avec leur père, ne vont plus cesser de confectionner des ailes en cartons. Peut-être pourraient-elles aider les chiens à voler ? Pour échapper à quoi ?

L'enfance passe sans se plaindre jamais du départ de la mère ni des curieux comportements du père. Bientôt le garçon fait l'armée. Là, il apprend beaucoup sur la violence, violence qu'il faut chaque jour ranger au plus profond de son cœur. Puis arrive le temps des petits boulots, mais aussi d'Alice la fille « qui vous accueille à cheveux ouverts » et d'Arny, un vrai pote, l'ami.

La vie donne. La vie reprend. Et il faut faire avec la violence rentrée au fond de soi. Qu'advient-il quand un revolver pointe son canon dans ce monde-là ? Est-il vraiment possible d'y rencontrer des gens qui vous offrent une belle tarte aux pommes gentiment mitonnée, et qu'on n'attend pas ? Et puis la fin du monde, quel rapport ?

L'écriture de Siaudeau...

Cet auteur construit son univers en reconstruisant le nôtre, exprimant finement ses problématiques, qu'elles soient personnelles, existentielles, ou liées aux dysfonctionnements d'une société. Au fil de son écriture précise, poétique, non dénuée d'humour il défait les apparences, dévoile ce qui se niche au plus profond de l'être. Il lui suffit d'un léger décalage dans le récit, dans une phrase pour parvenir à exprimer l'indicible •

Muriel Mingau

La Montagne, 30 août 2013

La rentrée littéraire des régionaux

Une rentrée littéraire peut se traiter de bien des façons, dont une très locale. Quels auteurs sont originaires de la région, ou simplement liés à elle par plaisir, amitié, obligation ? En voici quelques uns, très différents de style, de notoriété, d'ambition. Une liste non exhaustive :

Nouveau. – Parmi les premiers romans de cette rentrée, signalons *Tartes aux pommes et fin du monde* de Guillaume Siaudeau. Ce trentenaire clermontois travaille la naïveté pour mieux débusquer les violences du réel. Pratique dont il s'explique en postface : « Raconter des histoires ne veut pas dire raconter des bobards. Si la vérité est un tas de pilules à faire avaler à une gorge sèche, alors il faudrait plutôt voir les histoires qu'on raconte comme des verres d'eau [...] qui les aideraient à couler en douceur ». Si sa prose agace d'abord par son côté enfantin, elle trouve vite son aplomb pour imager magnifiquement l'amour, l'injustice ou le désespoir.

Belle réussite.

Daniel Martin

Madame Figaro, 16 août 2013

LEUR TOUTE PREMIÈRE FOIS ROMANESQUE

Plus de 100 premiers romans pour cette rentrée littéraire. Voici nos 10 préférés. Présentés et commentés par les auteurs en personne.

Comment votre manuscrit est-il arrivé chez votre éditeur ?

Quand je l'ai fini, je l'ai envoyé à l'écrivain Thomas Vinau. Nous correspondions beaucoup par e mails et il avait été édité chez Alma. Et ça a marché ! C'est un peu la chance du débutant.

Votre première réaction ?

J'étais évidemment ravi, d'autant plus que mes deux précédents romans n'avaient jamais trouvé d'éditeur. J'en ai parlé tout de suite à la copine, puis à tous mes amis.

Pourquoi ce livre ?

Ca faisait longtemps que je voulais écrire un roman sur le thème de la solitude parallèlement aux retrouvailles et aux séparations. Le narrateur rencontre beaucoup de personnages différents et j'aime ce concept de multiples saynètes dans lesquelles il se confronte à sa solitude.

Vos auteurs préférés ?

Jack Kerouac. Richard Brautigan, tous ces écrivains de la Beat génération. J'ai aussi lu beaucoup de Stephen King dans ma jeunesse. Chez les Français, j'aime beaucoup la poésie d'Eugène Guillevic.

Où écrivez-vous et comment ?

Il m'arrive de prendre des notes la nuit. Sinon dans mon bureau. J'avais écrit mon premier texte sur une machine à écrire et ça avait été l'horreur parce que j'avais dû le retaper sur mon ordinateur.

Un deuxième roman ?

J'ai écrit une soixantaine de pages... mais je ne vous en dirai pas plus parce que je ne sais pas encore exactement où je vais.

Olivia Mauriac

L'Humanité, 14 août 2013

Bonnes feuilles : Guillaume Siaudeau, *Tartes aux pommes et fin du monde*.

Les premiers romans de l'été 3/14

Chaque jour, l'Humanité publie en exclusivité le début d'un des premiers romans qui paraîtront cette rentrée. Une approche de la littérature française de demain.

« Ça ira mieux quand j'aurai un chien, un bon gros chien. Peut-être même que j'en prendrai deux. » Walker Hamilton, Tous les petits animaux. Un été nous sommes allés, mon père ma sœur et moi, nous balader près d'une falaise. Nous avons emmené notre chien Bobby, un border collie croisé labrador. Il faisait très chaud ce jour-là. J'ai le souvenir d'une vieille dame engluée de sueur qui gueule : «Il fait très chaud aujourd'hui », et d'un type l'accompagnant qui répond : «Oui, il fait vraiment très chaud aujourd'hui. » Il faisait donc vraiment très chaud et Bobby traînait un peu la patte. Pas la patte traînante d'un chien prêt à mourir, non, plutôt comme un vieux chien fainéant qu'on a amené en pleine chaleur se balader au bord d'une falaise. Et alors que nous marchions depuis seulement quelques minutes, on a entendu Bobby couiner fort, avant de tomber comme une mouche. Un petit couinement que le vent a eu du mal à emporter plus loin, et sa chute dans la poussière au bord de la falaise. J'ai d'abord cru que Bobby était fatigué et s'offrait une pause bien méritée. Quand la poussière est retombée sur son petit corps inerte de chien, j'ai senti qu'il se passait quelque chose de bizarre. Papa s'est tapé sur les cuisses et son visage disait : «Allons bon, il manquait plus que ça. » Moi je n'ai pas pu parler et ma sœur s'est mise à pleurer. Et c'est dingue comme les larmes peuvent sembler minuscules quand vous êtes à vous balader au bord d'une falaise et qu'un chien vous claque entre les doigts.

Nous avons tous les trois essayé de secouer Bobby mais ça ne faisait que brasser un peu de poussière et recouvrir ses poils de sable rouge. Ma sœur et moi avons insisté auprès de papa pour mettre Bobby dans le coffre de la voiture et rentrer l'enterrer au fond du jardin. Négatif. Papa a dit que ça ne servait à rien, que Bobby était parti au paradis des chiens. [...]

Ouest France, 14 août 2013

Le bouleversement d'une vie ordinaire

Alors qu'une caissière s'échine à trouver le code-barres sur une boîte de maquereaux, un garçon et une fille tombent en amour. Celui-ci s'attache à un collègue en manutentionnant

des palettes de conserves pour animaux et remercie la propriétaire de son studio pour la tarte aux pommes qu'elle lui apporte. Sa nature contemplative a bien compris que les chiens ne volent pas, même avec des ailes en carton, que la chute des corps est inévitable comme les claques dont son père n'était pas avare. Il ignore encore ce qu'on peut habilement faire avec un revolver. Le héros de ce roman n'est pas nommé mais son amour lui s'appelle Alice. Et il fait la démonstration que tout peut changer dans une vie ordinaire.

La Liberté, 10 août 2013

La fin du monde attendra

Le fumet de la tarte aux pommes est l'un des éléments optimistes de *Tartes aux pommes et fin du monde*, de Guillaume Siaudeau. Ce premier roman fait parler un jeune homme assez modeste pour ne pas se nommer. Dépressif, il se cherche, entre amours et petits boulots. L'ouvrage traite aussi de ses compagnons : un chien censé voler avec des ailes en carton, la jeune Alice, et surtout un flingue.

Un flingue vu comme un être digne d'affection : « De retour à l'appartement, cela m'a fait de la peine de rendre le flingue à l'obscurité étouffante de son tiroir de table de nuit. Je me suis dit qu'un peu d'exercice lui ferait du bien, et j'avais envie de voir ce qu'il avait dans le barillet. »

La tarte aux pommes est la métaphore sublimée de la tarte aux doigts que le narrateur a souvent encaissée de la part de son père. À l'avenant, *Tartes aux pommes et fin du monde* se passe dans une tonalité poétique naïve. Ses images sont attentives à des éléments dérisoires, tel le code-barres d'une boîte de maquereaux. Riches et surréalistes, porteuses d'ambiances parfois malsaines, elles naissent d'associations libres. Et en refermant ce roman, on se dit que la fin du monde peut bien attendre.

Livres Hebdo, 21 juin 2013

Premier Roman

Une vie de chien

Un vrai talent pour rendre presque gaies des choses plutôt tristes.

Tout ça démarre plutôt mal. Le brave Bobby, croisé labrador et border collie, meurt d'une crise cardiaque. Ça arrive même aux chiens. A partir de là, la vie du narrateur va partir en sucette. Sa mère quitte son père et refait sa vie avec « *le type qui ne disait jamais grand-chose* ». Elle laisse les enfants, un garçon et une fille, à la garde de son ex-mari, lequel, de plus en plus dépressif, se met à picoler et à cogner, méchamment. Notre ami, après avoir subi l'armée, prend son indépendance et pense avoir échappé à la scoumoune. Il vit de petits boulots, gagne assez pour payer le loyer d'un modeste appartement. Sa proprio, sympa, lui mitonne même des tartes aux pommes. Voici élucidée la première partie du titre du roman. Et puis, grâce à un goût partagé pour les maquereaux, il rencontre Alice, dont il tombe amoureux. Et réciproquement. Premier nuage : Arny, un collègue un peu bizarre mais attachant, son seul copain, se fait licencier. Il déprime et se suicide. Et puis Alice rompt. Le narrateur tente de se consoler avec du chocolat, du yoga, une psychothérapie (il n'ira qu'à une séance), avant de trouver le remède : il s'achète un flingue, qui l'accompagne partout. « *Je l'aime autant qu'Alice* », dit-il. Inquiétant. Aussi, lorsqu'il est à son tour remercié de son boulot, viré de son studio mis en vente (crise oblige), et, de ce fait, privé de tartes aux pommes, on a de sérieuses raisons de craindre que son esprit vacille et qu'il commette l'irréparable. D'où la deuxième partie du titre du roman.

Mais Guillaume Siaudeau, âgé de 33 ans, ami et disciple de Thomas Vinau, n'a pas voulu écrire une tragédie. Juste le récit doux amer d'une vie qui commence bien, se poursuit dans des conditions difficiles, puis cumule pas mal de malheurs. Mais le héros a de la ressource, des réserves de tendresse et d'humour, même dans l'adversité. Écrit dans un style décalé et poétique, constitué de courts chapitres comme autant de saynètes, contemporaines ou souvenirs d'une enfance heureuse, *Tartes aux pommes et fin du monde* est un joli roman prometteur, un peu générationnel et inquiet, et apparemment assez autobiographique.

Internet

Le Huffington Post, 31 août 2013

Rentrée 2013 : #3 - Fuir ou déguster des tartes aux pommes ? Dilemme chez Alma, l'éditeur iconoclaste

Coup double pour Alma éditeur qui publie en cette rentrée un brillant second roman et un surprenant premier. Qui a dit que la littérature était aux abois ?

De la bouche même de Guillaume Siaudeau, plutôt que de la main, pour être plus précis : "raconter des histoires ne veut pas dire raconter des bobards". La nuance tient dans l'épaisseur du trait, ce que l'on nomme style en littérature. Lequel est ici ponctué d'humour, d'un zeste de cynisme et d'une once de lucidité. Ce qui donne un premier roman champagne en phrases courtes et percutantes, avec cette ardeur du jeune premier qui tient à ce que sa copie soit parfaite. Et elle n'est pas loin de l'être, poussant le charme jusqu'à s'astreindre à clôturer tous ces chapitres d'une chute de belle facture qui ponctue le propos l'air de rien. Tout en laissant une empreinte, signe qu'il y a un auteur derrière ce flux d'encre. L'auteur ! L'auteur ! Chantons-nous enfin de tant de grâce recouvrée le temps d'une rentrée souvent sinistre ou convenue ou bien vite oubliée... Mais pas cette année. Preuve définitive qu'il faut toujours sortir des autoroutes de la culture pour aller voir ailleurs. Les grands éditeurs ne publient pas toujours de grands livres. Tandis que les "petits", disons les éditeurs indépendants, bien souvent, eux, prennent le temps de dénicher la perle rare et nous l'offre dans un bel écrin. Alma éditeur fait exception (avec Monsieur Toussaint Louverture) dans l'art de façonner un livre : choix du cartonnage de la couverture, papier peint à l'intérieur, police étudiée et mise en page soignée, foultitude de petits détails que les majors et le numérique ont trop souvent tendance à balayer d'un revers de simplicité.

Avec un titre aussi "allumé", Guillaume Siaudeau se devait d'offrir un sujet décalé. C'est le cas : tressée sur un canevas éculé (enfance brisée par la séparation des parents, père succombant à l'alcool, le jeune garçon devenu célibataire s'ennuie à enchaîner les petits boulots, croise une fille, s'embrase à son contact, et déprime quand elle le quitte), cette histoire devient tout autre par la magie de l'écriture. C'est donc bien dans le détail que cela se joue. Dans l'interstice entre les lattes du plancher sur lequel s'est construit le projet. Un père qui pense qu'un chien mort peut voler, un travail qui en vaut bien un autre, une fille étincelante qui aime les cocktails aux noms étranges, une banlieue qui s'illumine au petit matin... Patchwork délavé photographié sous le prisme d'un kaléidoscope par un poète qui s'ignore. Cela donne de drôles de phrases qui rendent la vie plus légère. Plus qu'un roman, un baume pour faire oublier le chagrin des vacances achevées. Une rentrée à la cannelle, c'est chouette !

François Xavier

À chacun sa lettre, blog Le Monde, 22 août 2013

Une question d'équilibre

Il a le souvenir radotant. La mémoire qui se conjugue toujours au pluriel : une image, puis une autre, puis encore une autre, et ainsi de suite jusqu'à arriver au présent. Avec les odeurs. Avec les matières que les images charrient. Mais tout ce qui se répète s'ancre différemment. Il a le souvenir qui remonte en pointillés, au privilège de l'anaphore, de ces parties creuses et de toutes les autres, tout aussi importantes, en relief. Aux imprécisions des lieux et des dates répondent des accumulations de phrases et d'objets, de personnes. Odeurs et matières annulent les endroits et les années, les perdent toujours un peu plus dans le ressac.

Alors il accueille des parcelles de petites histoires, les siennes – les anodines, celles qui s'en tiennent à si peu de choses ; les nécessaires, elles qui tracent des seuils. Dès le début, cette impression d'une ligne mélangée. Ce qui revient s'écrit par contraste, et le texte est déjà la terre avouée d'une lutte entre l'éclat et l'insignifiance. Il semble ne rien vouloir heurter,

mais plutôt caresser, faire le constat de ce jeu d'équilibre. On pèse le souvenir sur une balance. Sans choc, sans soubresaut, car ce qui remonte est irréflecti et échappe tout à fait. Le si peu et le si grand n'en finissent plus de s'affronter, si bien que leur lutte passerait depuis presque inaperçue, et qu'elle ne couronnerait nul vainqueur. Ce jour-là, une journée moite (propice au mélange), à cet endroit-là, près d'une falaise, une balade en famille. Ce pourrait être n'importe quand, et n'importe où – le texte fait l'impasse sur la carte ou le calendrier. L'essentiel se concentre plutôt autour d'un peu de poussière qui vole au-dessus du sable rouge, de quelques phrases bien trop banales, entendues et retenues au passage, et du chien, Bobby, qui est là lui aussi, qui termine le tableau, traînant la patte, à l'origine du plus court des suspens. Ce pourrait être le décor d'une toile de Monet plongé en pleine atmosphère de western, et une attention à porter à un unique détail, comme un ultime coup de pinceau, comme un cadrage. Cette tache à l'endroit du chien : et, subitement comme mollement, un accident.

Un chien qui vous claque entre les doigts.

Aux indices de la conversation qui a suivi cet événement simple et primordial, une double voie s'est déjà tracée. Le père, tenant le cadavre canin dans ses bras au bord de la falaise, lui ordonne de s'envoler, mais l'animal, bien sûr, chute. Non seulement Bobby ne s'est pas envolé, mais il s'est écrasé en bas à une vitesse impressionnante. Papa aurait dû savoir que Bobby ne savait pas voler. L'histoire de Bobby est la première des lignes mélangées. Elle n'accuse en rien l'impossibilité d'un vol, bien au contraire : elle en a accueilli et en a imprimé la possibilité. Ce souvenir restera alors confiné sur un graphique contrasté, emboîtant le pas à un récit qui se développera à la façon d'un oxymore. Car il verra naître d'autres chiens encore, parmi lesquels Ploum, qu'on appellerait bien « plume » s'il n'était aussi gras, mais que l'enfant s'était mis en tête d'ailer, pour qu'il puisse voler. Promesse de balance : une histoire de léger en lutte timide et acharnée, littérale et littéraire, contre le lourd. Le jeu des opposés ne fait que commencer. Si la mémoire se conjugue au pluriel, c'est pour mieux dédoubler les moindres situations, objets et personnes. Et les duos sont sur des fils, en équilibre plus ou moins stable. Il y a ce père avec ses mains violentes au bout desquelles pendent des doigts doux. Il y a ces inséparables, cette paire d'oiseaux comparée à une paire de chaussures, qui viennent remplacer les chiens qui ne peuvent décidément pas voler – et eux non plus d'ailleurs, tout engagés qu'ils sont. Il y a cette pensée de l'évasion,

par deux ailes en carton, pour contraindre la brutalité de l'armée. Et il y a surtout cette fille et son appel à la suivre, Alice, avec sa voix douce comme un petit escadron de mésanges et les superlatifs décuplés au bout de ses lèvres, rencontrée au hasard d'un code-barres, d'un vide et d'un plein – encore un souvenir en pointillés. C'est la simplicité d'un monde qui s'agence selon cette structure binaire, cette alternance de noirs et de blancs, à l'image des cocktails clignotants que se partagent Alice et le narrateur. Des mots fendent des silences, des gestes trompent des errances. Lui aime se poser près du vide en attente d'être rempli, assis sur un éternel banc blanc, logé près des creux à investir, ressentant ce que l'éternité contient d'instant à naître, écoutant ce que le matin dit déjà du jour à venir. J'aimais arpenter les rues lorsqu'elles étaient encore vides. Vides de pots d'échappement, vides de pas, vides de sens. Certains immeubles ne ressemblent plus à grand-chose lorsqu'ils n'ont pas encore le soleil sur les épaules. Des petits amas de pierres dépressives qu'on pourrait presque démolir du regard. Lui se sent toujours puissant face à l'atrophie d'un monde en attente. Depuis les souvenirs se mirent des rêves d'envol – les siens et ceux qu'il partage avec les autres, peu nombreux, mais essentiels : sa sœur, sa mère, Alice et son collègue Arny –, qui métaphorisent une cristallisation. Le temps se fige lorsque le contraste se tarit. Les pas se bloquent au défaut d'une progression par alternance. Ces rares fois, il fait alors l'épreuve de la mort, et de l'immobilité.

Souvent nous n'allions nulle part. Ma langue faisait quelques détours au fond de sa bouche, et mes mains caressaient toutes vitres ouvertes les routes de sa peau. J'apprenais à voyager en faisant du surplace, et c'était quelque chose de vraiment grand. Et c'est précisément dans ce moment d'arrêt, dans ce moment d'actualisation totale et brutale, de touches inédites de présent dans le récit, qu'une béance se forme. La narration semble atteindre un point de suspension, être retenue dans une parenthèse, et elle suffoque. À ce seuil, à cet instant « plein » qui a gommé les niveaux de gris, répond l'écho de la falaise et celui de ce chien qui ne pourra jamais voler. Guillaume Siaudeau ajoute une grille de lecture, une autre lutte sous les lignes, dramatique. C'est dans ces moments-là que le texte devient une dissimulation. Rien de ce qu'il cache ne peut se deviner. Le récit, déjà court, puise sa force dans cette brièveté, et dans les secrets qu'elle renferme. Les personnages n'ont pour la plupart pas de prénom, et, en contraste saisissant, ceux que la nomination auréole porte à leur initiale ou en leur centre le début de l'alphabet – ils s'appellent Alice, Carole, ou bien Arny ou encore

Martha –, signifiant la première note d'une route à écrire ou à barrer, un espoir de chemin, un « malgré tout ». La phrase de Guillaume Siaudeau est un coup de fusil qui part vite, elle brille et fait mouche dans son économie de moyens, se résume au strict et dense nécessaire, par un hochement de tête, par une torsion de lèvres.

Aux endroits vidés, le texte se cherche alors des substituts. Bientôt vient le manque, et l'obligation sans question de le combler, afin de retrouver un équilibre. L'histoire d'amour tournant mal, il faut densifier la ligne d'une autre façon, remplir à nouveau le tiroir. Ce sera avec une arme, un magnifique flingue de compagnie, une arme amie, non chargée, mais présente ; pour le moment inoffensive, mais lourde. Achetée dans le but de commettre un unique crime : celui de l'ennui. Avec elle, le narrateur rétablit les charges égales sur sa balance, et les illusions d'un nouveau jeu, devenu dangereux, entre le noir et le blanc, le vide et le plein. Alors je continuais à réfléchir, entre deux ombres projetées par la lune à l'orée de la forêt.

L'arme est une faille, elle marque un échec. Le narrateur a effectué un écart non conscient et s'est trompé de route. Ce n'est plus seulement son souvenir qui radote, mais lui-même, enchaîné à sa propre grille de contrastes, se mettant à claudiquer, à bégayer. La folie à la lisière. Et les tentations d'un vide unique promis par un coup de fusil qui part trop vite. Dans son ventre, la douceur de quelques morceaux de tarte aux pommes a été troquée par la sensation froide des balles et de la gâchette glissante de son fusil. Il serait plus simple que tout se précipite, que tout chute, comme Bobby. La phrase, comme le narrateur, se met alors hésiter et le récit se renouvelle, accueillant d'autres actions, d'autres gestes et d'autres personnages qui s'amassent en lui, de passage, étayant l'intrigue, venant la renforcer. Laisant apercevoir les pierres d'une autre frontière.

La fin de course aura cette couleur épiphanique, une teinte de rouge (la boucle est bouclée) sur une palette noire et blanche, le goût promis à un nouvel équilibre.

Cathia Engelbach

Pour la nécessité de lire cette histoire courte et ce qu'elle révèle, « parce qu'on prend plus de poissons dans les eaux saumâtres que dans les rivières limpides où l'on peut voir sans trop de peine ricaner les truites ».

Encres Vagabondes.com, 22 août 2013

Dans une ville de province un jeune adulte peine à se faire sa place.

Il faut dire que ses débuts ne se sont pas passés sous les meilleurs auspices : sa mère a quitté le domicile conjugal en abandonnant ses deux enfants encore jeunes sous la responsabilité du père. "Le départ de maman a eu quelques effets sur le comportement de papa. Lui a raccourci un peu le sourire, a fait trembler ses mains et rendu certains de ses gestes plus approximatifs." Apparemment l'homme en pleine dépression noie son chagrin dans l'alcool et n'hésite pas à cogner quand il est contrarié. Et il l'est souvent. Autre personnage mythique de la famille : le vieux bâtard à demi-labrador mort d'épuisement, dont le père a "jeté le cadavre du haut de la falaise en murmurant : maintenant, envolé-toi, Bobby." Depuis, les enfants s'obstinent à mettre des ailes en carton aux divers chiens qui se sont succédé chez eux. "J'ai toujours pensé que papa s'était mis à boire parce qu'il n'avait jamais trouvé aucun chien capable de voler. Une succession de perruches ne sachant pas ramper aurait probablement provoqué chez lui les mêmes symptômes. Fallait-il que l'alcool ait un sacré pouvoir pour apaiser un homme qui attend depuis toujours de voir voler son chien." A dix-neuf ans, le jeune homme prend son indépendance en partant pour l'armée. Une année que cet être, plus contemplatif qu'homme d'action, subit sans goût mais sans drame.

De retour dans la vie civile, il se lance dans des petits boulots, faciles alors à trouver et ingrats à effectuer, pour payer sans trop de peine le loyer de son modeste appartement. Par chance, la propriétaire des lieux est plutôt sympathique. Elle va même jusqu'à préparer pour ce gentil garçon un peu solitaire les meilleures tartes aux pommes qui soient. D'où la première partie du titre du roman. Enfin, un beau jour, grâce à l'inexpérience d'une caissière qui s'échine à trouver le code-barres sur une boîte de maquereaux (ceux que le narrateur apprécie tout particulièrement et achète régulièrement), il rencontre Alice. Le début d'une histoire d'amour simple et partagée. "Le genre de fille qui vous accueille cheveux ouverts et dont les rétines font deux petits parterres de terreau fertile où planter vos yeux."

"Sauter dans son cœur, c'était comme prendre un taxi et rouler toute la nuit. Chaque fois que je voyais Alice, je me moquais bien de savoir où son cœur voulait m'emmener. Souvent nous n'allions nulle part. [...] J'apprenais à voyager en faisant du surplace autour d'elle et c'était quelque chose de vraiment grand."

Dans le même temps il se fait sur son lieu de travail un ami, Arny, un collègue un peu étrange qui décharge les palettes de conserves pour animaux avec lui. Un fou de maquettes d'avion "qui n'avait jamais pris l'avion à cause du vertige".

Le jeune homme commence à apprécier cette vie qui ressemblerait presque au bonheur...

Mais cela ne dure pas. Arny, cumule les retards et les manquements et le patron le licencie sans états d'âme du jour au lendemain. "Arny se rangeait plutôt du côté des moineaux et des avions de plaisance que des aigles et des avions de chasse. Et ce monde avait définitivement décidé de faire la part belle aux rapaces." Ils se revoient un peu, en compagnie d'Alice parfois qui semble beaucoup l'apprécier, mais l'homme, dépressif, finit par se pendre.

Sans que l'amoureux naïf anticipe quoi que ce soit, c'est ensuite Alice qui rompt brutalement leur relation. Ce garçon tendre et gentil mais routinier, passif et sans ambition ni fantaisie, finit par l'ennuyer.

"La solitude s'était pointée à l'improviste le sourire en coin et maintenant me tapotait sur l'épaule pour me chuchoter des choses bizarres."

"La vie était rythmée par ces deux mots : aimer et perdre. Aimer le plus longtemps possible, et puis un beau jour tout perdre. J'allais devoir réapprendre à aimer pour réapprendre à perdre. Pour l'instant je me contentais d'écouter la pluie en regardant mes mains."

Le garçon tente bravement de compenser ces abandons par du chocolat, d'entretenir son équilibre par le yoga, mais les événements se liguent contre lui. Il perd son travail et se retrouve expulsé de son logement par la propriétaire contrainte, crise oblige, de vendre. Se passer de tarte aux pommes n'est pas la moindre des contrariétés...

"Pour que le monde tourne bien rond, il aurait peut-être tout simplement fallu que toutes les ruptures aient le goût sucré d'une tarte aux pommes."

Voici donc l'enfer ou la fin du monde promise dans la seconde partie du titre du roman.

Le héros au fond du trou cherche secours, sans succès, auprès d'un psychothérapeute avant de trouver enfin le remède qui lui convient : il achète un flingue. Un objet fort en sensations qu'il ne quittera plus. "Je l'aime autant qu'Alice", dit-il. "C'était le soir surtout qu'il faisait son effet. Je regardais la télé avec lui bien installé dans le prolongement de ma main, ne le posant sur mes genoux que pour manger un peu de pop-corn. Avant de me coucher, je le posais délicatement dans son tiroir, à côté de ses balles sur son écrin de velours, puis je m'endormais assuré qu'il serait encore là au petit matin."

Le roman composé de courts chapitres, se présente comme une succession de saynètes, tranches de vie de l'enfance ou du présent, prises toujours par le côté, avec décalage. Le narrateur, jamais prénommé, est un jeune homme typique de sa génération avec les questionnements qui vont avec. Cela confère à l'ensemble un caractère général propice à l'identification. La singularité de ce récit, qui pourrait s'intituler "le monde et moi", réside dans le ton léger et distancié de ce doux rêveur face à l'adversité à laquelle il est confronté (alcoolisme du père, divorce des parents et quasi-absence de la mère, rupture sentimentale ou suicide de son ami). L'auteur témoigne d'un vrai talent pour faire sourire et rendre tendres et presque gaies les choses tristes. Mais, la force de l'ensemble repose sur le fait que le jeu avec la réalité n'est jamais gratuit. Aucune superficialité dans tout cela, de la pudeur plutôt, et une vraie réflexion sur la vie, l'ennui, les rapports aux autres, la difficulté à être. L'écriture de l'auteur est simple (narration à la première personne, phrases courtes) et met le lecteur de plain-pied dans le récit. Sa caractéristique principale est bien évidemment (bon titre ne saurait mentir) l'humour. Humour noir ou grinçant, humour de potache, humour de comptoir, tout à la fois, conjugués à un sens poussé de l'image et de la formule : "J'ai promis à Alice de l'emmener en vacances, pour voir si les vaches avaient l'air moins con en vrai que sur les cartes postales." "L'inconnu était une belle direction. Oui, en allant vers l'inconnu, on limitait les chances de se tromper." "La vie, la vraie, faisait toujours en sorte de me faire hésiter jusqu'à lui sauter au cou et lui avouer que je l'aimais." Un premier roman prometteur qui fait sourire, offre un bon moment de lecture, et pourrait être plus

sérieux qu'il ne le paraît de prime abord. Une patte originale qui pourrait s'affirmer au fil des publications. À suivre.

Dominique Baillon-Lalande

<http://www.encres-vagabondes.com/magazine2/siaudeau.htm>

Feedbooks.com, 21 août 2013

On passe notre vie à essayer de trouver la meilleure compagnie possible

Interview de Guillaume Siaudeau par Lara Toutou

Guillaume Siaudeau est poète et romancier et vit à Clermont-Ferrand. *Tartes aux pommes et fin du monde* est son premier roman publié aux éditions Alma.

Dans votre roman, certaines situations plutôt cocasses (rencontre autour d'une boîte de maquereaux, chien aux ailes en carton...) revêtent un caractère poétique, presque cinématographique. C'est possible ?

C'est tout à fait possible. La poésie et les histoires cocasses n'ont pas leur place qu'au cinéma, d'ailleurs ce n'est pas un hasard si de nombreux films sont adaptés de bouquins. Je trouve que la poésie se marie bien avec les situations incongrues, la lecture permet à chacun d'imaginer une scène, de la rendre plus ou moins bizarre et colorée que ce qu'elle est, alors qu'à l'inverse le cinéma impose sa vision des choses.

La situation matérielle, sentimentale et familiale du narrateur se dégrade au fil du roman, à mesure qu'il se lie de plus en plus avec le revolver qu'il a acheté. Pourquoi un tel compagnon d'infortune ?

Des gens arrivent à s'attacher à des petits chiens qui gueulent tout le temps, à des serpents ou des reptiles bizarres, à des êtres qui leur font du mal, à des choses dont personne d'autre ne voudrait, pourquoi cela ne fonctionnerait-il pas avec un revolver ? On passe notre vie à essayer de trouver la meilleure compagnie possible, qu'elle soit de chair, de poils, de plumes ou de métal.

Vous remerciez Thomas Vinau, qui est un auteur également publié chez Alma. Quelle influence a-t-il eu sur ce roman ?

J'échange régulièrement avec Thomas, et alors qu'on prenait des nouvelles et que je lui disais que je venais de terminer le manuscrit d'un roman, il m'a proposé de le faire passer à Alma, chez qui il avait déjà publié ses deux premiers romans. Je m'apprêtais à l'envoyer à droite à gauche sans trop savoir s'il trouverait chaussure à son pied, et Thomas m'a évité bien des démarches. Une part de ces tartes aux pommes est pour lui.

Pourquoi des tartes aux pommes plutôt que des prunes, des abricots ou des pêches ?

Histoire de goût, moi j'adore les tartes aux pommes. Et vous ? Il faut dire que ma grand-mère en faisait de délicieuses, un peu comme celles dans le livre. En matière de tartes rien n'arrive à la cheville d'une de ses tartes aux pommes, pourtant je peux vous dire que j'en ai testé des tartes de tous les goûts et toutes les couleurs... Très sincèrement, je peux affirmer que dans le milieu de la tarte, y a que les tartes aux pommes de ma grand-mère qui fassent vraiment le poids.

Pourquoi avoir choisi de ne pas nommer votre narrateur ?

Parce que je voulais que chacun s'approprie son identité à sa manière. Tout comme je n'ai pas localisé l'endroit où se déroule le roman. De mon point de vue, le prénom du narrateur ici n'est pas important dès lors qu'il s'exprime à la première personne et qu'il raconte sa vie. C'est un peu comme le cavalier sans tête sauf que lui, il lui manque le prénom.

Tartes aux pommes et fin du monde est votre premier roman, mais c'est loin d'être votre premier essai en matière d'écriture. Quel chemin vous a mené à la fiction en format long ?

J'ai toujours écrit des formats plus longs mais c'est le premier roman qui ait trouvé éditeur. Les deux précédents étaient un peu bancals et ont par chance fini à la poubelle. Par ailleurs je publie très peu de longs formats sur le net ou sur mon blog, parce que je trouve que c'est un format qui n'est pas adapté à la lecture en ligne. Des nouvelles peuvent encore passer mais je ne prends pas de plaisir à lire un roman sur un écran d'ordinateur. Tous les poèmes que j'ai écrits et les autres bouquins de poésie que j'ai publiés sont quand même pour

beaucoup dans ce roman. Ils sont comme des miettes de tarte aux pommes laissées sur la table pour les oiseaux de passage.

<http://fr.feedbooks.com/interview/221/on-passe-notre-vie-%C3%A0-essayer-de-trouver-la-meilleure-compagnie-possible>

La Cause Littéraire, 20 août 2013

Avec *Tartes aux pommes et fin du monde*, Guillaume Siaudeau signe un premier roman plein d'imagination, de légèreté et d'humour, et non dépourvu d'acuité ni d'épaisseur philosophique. Un roman en forme de récit autobiographique dans lequel un doux rêveur « *qui aime bien les bibliothèques* » retrace avec candeur son parcours menant à l'âge où il faut affronter l'humaine condition et se demander si la vie vaut la peine d'être vécue.

Guillaume Siaudeau présente ce récit globalement linéaire (même s'il intègre plusieurs flash-backs reprenant des souvenirs) de manière très aérée, une bonne quarantaine de chapitres commençant à mi-page multipliant les espaces blancs propices à la rêverie. Et, bien qu'ancrant son histoire dans la réalité, dans la banalité de ces routines et de ces événements heureux ou malheureux qui tissent le quotidien, il plonge le lecteur dans un univers onirique et poétique venant la transcender, allégeant ainsi la cruauté de l'existence. Un univers fantaisiste et loufoque qui n'est pas sans rappeler Boris Vian auquel l'auteur semble envoyer un clin d'œil avec ce bar du « *Martin triste* » qui « *avait pour spécialité les cocktails clignotants* ». Et sa séduisante héroïne ne se prénomme pas Chloé ni Alise mais tout simplement Alice : « *le genre de fille qui vous accueille cheveux ouverts et dont les rétines font deux petits parterres de terreau fertile où planter vos yeux* ».

Avec une écriture très économe, simple et familière, l'auteur porte un regard clairvoyant sur le monde, sur la violence mais aussi la douceur des rapports humains, montrant l'extrême solitude des êtres qui conservent toujours une part de mystère, même pour leurs proches. Et il témoigne de beaucoup de tendresse et de bienveillance pour tous ses personnages : des hommes et des femmes modestes qui ont besoin « *d'amour ou de compagnie* » pour se « *sentir exister* » et ressentent douloureusement ces pertes, ces abandons ou ces morts qui jonchent l'existence. Leur bonheur est fragile, la soudaineté du malheur ne

laissant pas « *le temps d'éplucher toutes les pommes de terre ni de tailler tout le buisson* », mais l'auteur montre l'amour et l'amitié et tous ces « *plaisirs simples* » qui embellissent leur vie – sans négliger « *la succulente tarte aux pommes* » de la propriétaire qui « *portait la gentillesse sur son visage* ».

Le paradis n'est donc pas sur terre. Pas plus que le chien Bobby, l'homme ne peut s'envoler mais il tentera toujours de se construire « *des ailes en carton* ». Le seul problème s'avère celui du suicide et dans ce passage à l'acte toujours possible réside aussi cette liberté qui donne son prix à la vie. Une liberté toutefois moins enviable que celle de ces navires prenant le large car « *il n'y a pas plus libre qu'un bateau qui laisse des traces dans l'eau* ».

Au travers de son héros, Guillaume Siaudeau résume ainsi par petites touches le parcours des hommes de tous les temps, passant sans cesse du mythe d'Icare à celui de Sisyphe. « *Aimer et perdre. La vie [est] rythmée par ces deux mots* », mais il veut imaginer, comme Camus, un Sisyphe heureux.

Accepter « *nos petites vies bancales* » avec « *nos souvenirs sous les bras* », « *réapprendre à aimer pour réapprendre à perdre* », « *chercher une nouvelle destination vers où programmer [nos] ailes* ». Dépasser nos angoisses pour affronter l'inconnu, destination qui présente au moins l'avantage de « *[limiter] les chances de se tromper de route* »...

Une morale positive déjà annoncée par l'épigraphe du livre empruntée à Walker Hamilton :

« *Ça ira mieux quand j'aurai un chien, un bon gros chien.*

Peut-être même que j'en prendrai deux ».

Et l'auteur termine habilement cet étonnant récit à la fois drôle et doux-amer en entretenant un petit suspense débouchant sur une fin inattendue. Faisant ensuite se rejoindre le rêve et la réalité, puis dressant un malicieux autoportrait rendant hommage à la fiction, son récit évoque alors par certains côtés *Le vol d'Icare* de Raymond Queneau.

« *Raconter des histoires* » ne signifie pas « *raconter des bobards* » mais « *dire juste assez mais pas trop* » pour faire avaler les « *tas de pilules de la vérité* ». Guillaume Siaudeau, assurément, possède l'art de raconter ces histoires comme des « *verres d'eau (ou d'autre chose) qui les aideraient à couler en douceur* ».

Emmanuelle Caminade

Des livres et moi, 19 août 2013

Tout commence dans un supermarché où une caissière, qui n'a sans doute pas l'habitude de manger des boîtes de maquereaux, ne parvient pas à trouver le code-barres et ne s'aperçoit pas que deux de ses clients se font de l'œil. C'est avant tout l'histoire d'un jeune homme prompt à déceler la magie dans le quotidien qui l'entoure mais qui, malheureusement connaît de nombreux déboires. Tout d'abord une enfance aux côtés d'un père alcoolique dont les mains semblent, malgré lui, le démanger, une mère peu présente, un chien qui, malgré les ailes en carton bricolées par sa soeur et lui, ne pourra jamais voler... De petits boulots en petits boulots, il aura la joie de quelques belles rencontres aussi intenses que volatiles. Lorsque le paysage ne donne plus place à la rêverie, voilà notre héros essayant un jeu des plus dangereux : s'acheter un revolver et l'emporter partout avec lui. C'est l'histoire d'un homme gagné par la dépression qui s'échine à déceler la beauté dans ce qui l'entoure pour ne pas fermer la porte à l'espoir et au renouveau.

Un très joli court premier roman, poignant et poétique. L'histoire oscille entre le tragique et le burlesque et le narrateur enchante son quotidien grâce à un émerveillement somme toute assez naïf. Siaudeau, par son sens incomparable de la formule, les mots qu'il choisit avec soin et emperle magnifiquement, parvient à créer un univers singulier dans lequel le lecteur se sent à son aise.

L'histoire, au lieu d'être triste et chagrine, s'envole avec légèreté vers les sommets de la beauté.

Stéphane Beau. blogspot, 18 août 2013

GUILLAUME SIAUDEAU VS THOMAS VINAU

Après ma lecture de *Tartes aux pommes et fin du monde*, le premier roman de Guillaume Siaudeau (*Alma*), et pour faire suite au compte rendu que j'ai publié sur le blog des éditions du Petit Véhicule, je voulais revenir sur le parallèle qui est souvent fait, lorsqu'on parle de Guillaume Siaudeau, avec un autre auteur qui commence désormais à être bien connu du

grand public : Thomas Vinau. (Je précise que j'apprécie sincèrement les deux et qu'il ne s'agira pas pour moi, ici, de jouer l'un contre l'autre).

Certes, il y a bien des points communs entre les deux jeunes hommes : leur âge, bien sûr. Leur parcours littéraire, aussi, qui fait que presque tous les éditeurs qui ont fait confiance à l'un ont également publié des livres de l'autre. Leur écriture, enfin, témoignant de la grandeur du minuscule, du caractère exceptionnel de la quotidienneté. Pourtant, je crois que, malgré tous les points qui les rapprochent, ceux qui les éloignent, voire même les opposent, sont encore plus nombreux. Je m'explique.

C'est volontairement que je parle ici d'opposition. Non pas pour dénoncer une quelconque rivalité entre ces deux brillants manieurs de plumes, car je sais qu'ils s'apprécient et se soutiennent régulièrement, mais bien pour appuyer qu'à mes yeux, ils représentent deux pôles diamétralement opposés. Le yin et le Yang, en quelque sorte. En effet, lorsque je lis les textes de Thomas, même les plus tourmentés, je perçois toujours une lumière, tout au fond, une issue, une certitude. Au contraire, ceux de Guillaume m'impressionnent toujours par la fragilité et la noirceur dont ils témoignent. Ils transpirent le doute, l'incertitude, la fêlure. Il y a quelque chose d'aérien chez Thomas, un sentiment de sécurité, de sérénité qui tend presque vers une forme de religiosité. Et ce n'est pas anodin de noter qu'un de ses auteurs de chevet est, il me semble, Christian Bobin. Thomas est un contemplateur, un petit-fils de François d'Assise. Même quand le monde est au bord du gouffre, il reste confiant, s'abandonne dans la contemplation de la fleur qui pousse, du chien qui passe ou du feu de cheminée qui s'éteint, et tout reprend vie, tout reprend sens. Pour lui, il y a toujours une éclaircie derrière les plus menaçants nuages.

Pour Guillaume, dans ce que je perçois, c'est le contraire : chez lui, il y a toujours un nuage qui risque de venir masquer les rayons du soleil. Si les écrits de Thomas nous entraînent vers la lumière, ceux de Guillaume nous plongent dans la pénombre. Plus témoin que contemplateur, il tient le compte de tout ce qui s'effrite, de tout ce qui s'enfuit, de tout ce qui s'effiloche. Pas de religiosité dans son œuvre : du doute généralisé, oui, de l'absurde, parfois, et guère d'espoirs, peu de consolations. Ce qui ne veut pas dire qu'on n'y trouve pas d'humanité, bien au contraire. Guillaume est une chambre d'écho au sein de laquelle résonnent toutes les fragilités humaines.

Voilà donc bien deux auteurs bien différents, pas forcément dans leur manière d'écrire, mais surtout dans ce qu'ils nous disent du monde qui les entoure, qui nous entoure. Ce sont deux phares dans la nuit de nos vies : le premier marque l'entrée salvatrice du port, le second signale les récifs sur lesquels nous allons probablement nous échouer... Bien piètre marin celui qui ne fait pas la différence !

Stéphane Beau

Éditions du petit véhicule, 17 août 2013

Des hommes, des femmes, qui s'aiment et qui se quittent, des amoureux qui boivent des bières en refaisant le monde, des p'tits cœurs à la dérive qui pensent encore que le mal de vivre est soluble dans l'autre, des solitudes inguérissables, des chiens, des flingues, des souvenirs d'enfance, des collègues de travail qui déchargent des palettes au cul des camions, une supérette et sa caissière qui ne trouve pas le code-barres... Voilà ce que vous découvrirez dans *Tartes aux pommes et fin du monde*.

Avec ce délicat et touchant roman, Guillaume Siaudeau donne une leçon à tous les écrivains qui croient que pour écrire un « bon » livre, il faut en faire des tonnes, inventer des héros improbables, les entraîner dans des péripéties insensées, et surtout, enrober le tout dans une langue qui sonne impeccablement littéraire, label rouge cent pour cent pur style : parce qu'on est des écrivains, merde, quand même ! On sent bien que Guillaume Siaudeau se contrefout de tous ces artifices. Ce qu'il veut, lui, c'est juste nous parler de la vie, de la force qui nous envahit lorsque nous sentons à nos côtés la chaleur des êtres que nous aimons, et la souffrance qui nous ronge lorsque les ombres de ceux qui nous manquent deviennent plus nombreuses que celles de ceux qui restent. Donc, c'est un roman tout simple, qui parle de la vie quotidienne, écrit dans une langue normale : où est l'intérêt alors, allez-vous me dire ? Mais c'est que vous oubliez un élément essentiel : le talent de l'auteur qui, comme il l'avait déjà prouvé avec brio à de multiples occasions dans ses précédents recueils de poèmes, est un équilibriste de la sensibilité qui sait toujours trouver l'image, la lumière ou l'angle de vue susceptible de transformer n'importe quelle banalité en instant d'exception.

Pas une seconde on ne s'ennuie dans ce court récit que l'on déguste d'une traite tant il est difficile de s'en extraire une fois les premières lignes parcourues.

Car ceux qui connaissent et apprécient déjà l'œuvre poétique de Guillaume Siaudeau, vont avoir le plaisir de découvrir, avec *Tartes aux pommes et fin du monde*, que le jeune homme possède également un sens aigu de la progression narrative. Confronté à l'histoire hyper réaliste (mais malgré tout bougrement poétique) qu'il nous délivre, on se retrouve très vite, en effet, en tant que lecteur, en situation de témoin. Et quand on voit le personnage principal s'enfoncer peu à peu dans les douloureux tourbillons de sa vie, c'est presque comme si on assistait en direct à une noyade réelle. On voudrait crier, appeler à l'aide, faire quelque chose, pendant le destin, qui se moque de nos pauvres gesticulations, continue tranquillement son petit bonhomme de chemin. Alors on reste là, les yeux grands ouverts, impuissants spectateurs, craignant le pire et l'espérant presque, dans les recoins les plus sombres de nos tristes cervelles.

Alors la fin du monde aura-t-elle lieu ? Achetez le livre, et vous le saurez !

Stéphane Beau

D'une berge à l'autre, 16 août 2013

La rentrée littéraire commence de plus en plus tôt. Quelques éditeurs ont choisi cette année de se lancer dès le 14 août. Et parmi cette première livraison, j'ai eu la chance de tomber sur une bonne pioche.

Il se souvient de Bobby, son labrador, mort d'une crise cardiaque au cours d'une balade. Puis ce fut le départ de sa mère. Avec sa sœur, il n'a pu que constater les dégâts : Papa qui tombe dans la bouteille et commence à cogner, de plus en plus. Ensuite il a eu droit à l'armée puis au premier appart et aux premiers petits boulots. Puis il a rencontré Alice grâce à une boîte de maquereaux. Une belle histoire qui se terminera mal comme celle d'Arni, un collègue devenu ami qui va sombrer après son licenciement. Quand Alice le quitte, il achète un flingue. Son nouveau et plus fidèle compagnon...

Un premier roman dans l'air du temps. Le roman d'une génération de jeunes trentenaires un peu paumés. Roman de l'inquiétude aussi. Constaté que l'on est difficilement arrivé jusque-là, avoir conscience d'être au monde mais ne pas savoir où l'on va. Rien de plombant pour autant, c'est là toute la force de ce court récit. Malgré l'adversité permanente qui semble le frapper, le narrateur garde un ton léger et non dénué d'humour où l'autodérision affleure à chaque page. Une mise à distance bienvenue et plutôt fine entre la réalité de sa situation et la façon dont il l'analyse.

Solitude, instabilité chronique, précarité et crise existentielle... un cocktail dans l'air du temps je vous dis ! Mais le plus important reste que la petite musique de Guillaume Siaudeau est des plus agréables. Un premier roman réussi, ce n'est pas toujours le cas. Autant en profiter...

Des mots et des notes, 16 août 2013

Si vous avez aimé *Nos cheveux blanchiront avec nos yeux* et *Ici ça va*, les deux romans de Thomas Vinau, ce premier roman de Guillaume Siaudeau (dédié à... Thomas Vinau) ne pourra que vous plaire.

C'est de blessures d'enfance, de blessures d'amour qu'il est surtout question ici, une enfance marquée par la nostalgie d'un chien perdu sur une falaise, les claques qui venaient trop souvent "caresser les joues" des enfants quand les parents se sont séparés, les ailes en carton qui favorisaient les rêves à défaut d'évasion. Une enfance que le narrateur a peut-être cru retrouver quand il est tombé amoureux d'Alice, quand il a travaillé en équipe avec Arny. Mais les affres de la dépression, la pression de la routine et des conventions ont aussi éloigné de lui ces gens qu'il aimait. Alors, mystérieusement, c'est dans la compagnie d'un flingue qu'il a trouvé un réconfort, une présence physique... Le temps de laisser revenir les rêves, le temps peut-être d'accepter la fin de ce monde de l'enfance (c'est ça qu'on appelle grandir ?) que les tartes aux pommes de la proprio ressuscitaient pour un temps... Cette consolation offerte par un revolver peut paraître complètement loufoque, mais si on laisse ce narrateur sans nom nous prendre par la main, on peut y croire sans problème. Se laisser toucher par

la solitude, compagne tellement difficile à apprivoiser, qui hante les jours du jeune homme. C'est ce que j'ai fait, séduite par la poésie, l'ironie douce et la mélancolie qui se dessinent sous la plume de Guillaume Siauveau.

L'auteur a déjà publié plusieurs livres de poésie (pas étonnant !), il a créé une revue de poésie, Charogne, et vous pouvez découvrir son univers sur son blog. Et vous l'aurez compris, je ne pouvais pas être objective avec cette référence à Thomas Vinau !

"Le départ de maman a eu quelques effets sur le comportement de papa. Lui a raccourci un peu le sourire, a fait trembler ses mains et rendu ses gestes plus approximatifs. Une fois que maman est partie de la maison, il est arrivé souvent que les mains de papa deviennent complètement folles. Dès que quelque chose n'allait pas droit ou que ma sœur et moi faisons un pas de travers, papa venait se les essuyer sur nos joues. Comme si ses mains avaient été engagées par sa raison pour faire le sale boulot. Il arrivait aussi que ses pieds se pointent en renfort. Deux arées valaient mieux qu'une pour faire régner l'ordre dans la maison." (p. 20)

Anne7500

Dans un grand champ de lettres, 15 août 2013

Dans ce court roman, le narrateur partage avec le lecteur une période de sa vie, celle où il rencontre Alice à la supérette du coin.

Le roman s'ouvre sur un épisode qui marque le narrateur dans son enfance, parce que des événements qui ne sont pas liés deviennent des causes et des conséquences, par les effets de la pensée magique, celle qui nous habite tous à un moment donné. Cette première scène est à la fois triste, cocasse, absurde et drôle. Je n'ai pas pu m'empêcher de rire même si en fait c'est objectivement affreux ! Cela donne le ton du livre... c'est écrit sous une forme badine, l'air de ne pas y toucher et puis un élément vient dans la narration rappeler que la vie est faite de sorties de route, de chemins buissonniers, de ruptures et de fin.

L'auteur sait créer une certaine tension dans la narration qui incite à connaître la suite de cette tranche de vie où petits événements quotidiens côtoient les moments d'introspection

du narrateur... après tout il s'agit de savoir si la fin du monde est au rendez-vous pour manger des tartes aux pommes. Un roman agréable à lire, qui se lit rapidement (1h et quelques) mais pas dans la catégorie "vite lu, vite oublié", le genre de roman que je relirai bien un jour ou un soir où j'aurai une heure à combler et pas d'envie particulière. Un roman que j'aurai plaisir à retrouver, par hasard, dans la bibliothèque des livres lus (je suis une fille organisée ! une bibliothèque des livres à lire, une bibliothèque [enfin des placards plutôt...] des livres lus).

Undomiel

Blog mollat.com, 12 août 2013

Tout seul

Après le « gâteau au citron » -voir notre blog du 5 août : <http://blogs.mollat.com/litterature/> – voici que la tarte aux pommes est à l'honneur en cette rentrée ! Les éditions Alma publient en effet un premier roman de Guillaume Siaudeau intitulé *Tartes aux pommes et fin du monde*. Un titre en forme d'oxymore qui rend assez bien compte de la dualité du texte : le désarroi d'un homme porté par une écriture aussi gourmande que poétique.

À la manière d'un journal intime, le livre retrace la vie d'un garçon qui évolue dans un monde où le sentiment de solitude est omniprésent. Le roman s'ouvre sur un épisode tragique d'une rare intensité : la mort subite du chien de la famille. Suivent différents épisodes, tous plus ou moins tragiques, et qui sont décrits à travers le regard d'un héros bouleversant de naïveté et d'innocence : les parents qui se séparent, le père sombrant dans l'alcool et dans la violence, un ami mélancolique, une fille qui le quitte sans explication. Enfant, pour remédier à la détresse de son père, lui et sa sœur attachaient des ailes en carton sur le dos de leur chien. Adulte, le garçon a bien du mal à trouver des parades à son mal être. Face au marasme, pourtant, il y a parfois quelques brèves épiphanies, comme la tarte aux pommes que lui offre sa propriétaire, comme un baiser aux « lèvres douces parsemées de petites graines d'espoir » donné par sa petite amie.

Entre sourires et émotions, Guillaume Siaudeau parvient à nous emmener très loin. Pour ce premier roman, il a réussi à créer un univers littéraire bien à lui, ce qui n'est pas chose facile, et à évoquer la période épineuse que représente le passage de l'adolescence à l'âge adulte avec justesse et talent.

Emilie

Radio

France Culture, « Un autre jour est possible » de Tewfik Hakem, 12 septembre 2013

C'est un premier roman sur le thème du sentiment d'isolement que nous évoquons ce matin avec son auteur, Guillaume Siaudeau.

<http://www.franceculture.fr/player/reecouter?play=4696506>